L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS; SAMEDI MATIN, 30 AVRIL 1859.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Co.
IMPRIMEUR-PROPRIÉTAIRES
G. F. WEISSE. N. DUFOUR
H. DUVERDIER. S. HARBY.
Rue de Chartres, No 83, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS
SAMEDI MATIN, 30 AVRIL.

Abonnés à la semaine.

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine," à raison de 25 CENTS pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

Vente à l'encan de ce jour.

Par N. Vignie, à la Bourse St-Louis—Maison dans la rue Bienville, au faubourg Tremé. Aussi—Grand terrain avec construction, dans la rue Toulouse.—Terrains au coin des rues Ste Anne et Dorgenois.—Maison dans la rue Craps—Maisons et coin Villeré et St Louis—Maison double au coin Tremé et Ursulines—Boulangerie et maison, rue d'Orléans—Terrains et maison au coin Quartier et Prieur.—Maison rue Royale, entre Ursulines et St Philippe.—Terrains dans le faubourg Tremé.

Par E. Forstall, à la Bourse St. Louis—Une famille d'esclaves de valeur. Aussi, vis-à-vis de la Bourse—Une paire juments. Aussi—Propriétés dans le 3me District.

Par P H Deverges, à la Bourse St Louis—Un lot de terre dans le faubourg Tremé. Aussi — Propriétés diverses (voir aux annonces). Aussi—Propriété chemin du Bayou.

Par Vincent & Co, 25 Douane—Marchandises sèches Aussi—Vêtements.

Le même, à 10 heures—Nattes; A midi—Canaburgs, draps, &c.

Par Placide J Spear, à son magasin d'encan, 82 rue de Chartres—500 douzaines chapeaux de paille.

Par Tourne & Thom's, au coin St Claude et Orleans Marbles.

Par D E Morphy, au coin Notre Dame et Commerce—Riz.

Le même, à 10 1/2 heures, au No 49, rue des Magasins—Jambons.

Par B Turpin, au magasin No 21, Conti—Eaux de vie, vins, huile, etc.

Par E Roger & Co, 28 Vieille Levee—Chaumières.

Par le Sheriff, rue St Louis, entre Chartres et Royale, à 10 1/2 heures, le fond d'une librairie.

Par C E Lafayette & Co, à l'Arcade de Banks—Propriétés de valeur à Jefferson; Magasins de valeur en briques à trois étages, dans la rue du Canal 94.

Par J A Beard & Co, à l'Arcade de Banks—Bonne maison à étage, dans la rue Erato.

Ventes à l'encan de ce Jour.

Par N. Vignie, à la Bourse St-Louis — Vingt-deux terrains au faubourg Tremé, pour le compte de la succession D. Delacroix—Maison basse en bois avec galerie devant, 225 rue Royale, très grand terrain et ouvrant dans le fond.—Maison et boulangerie rue d'Orleans, faubourg Tremé; Vente perempto'ire, grande maison à deux étages, briqueter entre portaux et divisée en deux corps de logis, à l'encoignure des rues Tremé et Ursulines, louée à bail $70 par mois jusqu'en octobre prochain.—Deux maisons à deux étages avec balcons en fer, à l'encoignure des rues St-Louis et Villiere.

Deux terrains avec une grande maison, à l'encoignure des rues Prieur et Quartier, le tout divisé en trois locaux.

Jolie petite maison basse, rue Bienville, en excellent état.

Grand terrain carré avec maison, sur la rue Toulouse près de la rue Broad.

Trois terrains et une petite maison à l'encoignure des rues Ste-Anne et Dorgenois.

Maison rue Craps, entre les rue des Français et Champs Elysées, et plusieurs autres propriétés trop nombreuses à décrire.

Le Congrès de la Paix.

Les dernières nouvelles d'Angleterre sont du 15 avril, et à cette date l'incertitude était plus grande que jamais en Europe au sujet de la paix ou de la guerre. Un journal allemand a annoncé que le Congrès de la paix se réunirait le 23 avril, à Carlsruhe, dans le grand duché de Bade, et que la première proposition soumise aux plénipotentiaires aurait rapport à un désarmement général. Mais il nous semble que quelque chose doit précéder au lieu de suivre la réunion du Congrès, car si l'on attend que celui-ci se constitue et qu'une puissance refuse alors de désarmer, une rupture sera inévitable.

La difficulté actuelle est précisément dans cette question de désarmement. L'Autriche s'est déjà de mise victorieusement en campagne et elle exige néanmoins que le Piémont désarme. Cet Etat s'y refuse parce qu'il ne croit pas à la bonne foi de l'Autriche et que, de même que celle-ci, il veut être prêt à prendre l'offensive dès que la guerre éclatera.

"Un Congrès se réunira, personne n'en doute maintenant, mais il lui sera fort difficile de régler la question d'Italie à la satisfaction de toutes les puissances. Une partie de l'Allemagne voudrait tout simplement faire rentrer le Piémont dans le concert austro-italien et lui imposer les dispositions législatives et administratives communes à tous les Etats italiens, réunis sous le protectorat et asservis par les traités spéciaux de l'Autriche. C'est là un rêve, sans doute, mais il fait partie du programme d'une certaine presse. On comprendra mieux l'attitude de cette presse qui reflète l'opinion des amis de l'Autriche, par des extraits faits au hasard :

"L'Autriche, dit la *Gazette Autrichienne*, a fait de nouveaux pas qu'elle ne devait pas faire, et adhéré à la proposition qui émanait, non pas des puissances médiatrices, mais de la Russie. Elle a elle-même donné à son ennemie la marche de l'offensive, et s'est consolée allemands une preuve qu'elle ne veut pas les précipiter eux et elle-même dans la guerre sans qu'il y ait nécessité impérieuse de conserver la paix. L'Autriche a fait des réserves afin de ne pas donner dans un piège; elle a posé des conditions qui puissent seules rendre les négociations fructueuses.

"A ces conditions l'Autriche tendra et devra tenir, ses intérêts, et le cri légitime de l'opinion publique l'exigent.

"Le cabinet de Saint-Pétersbourg a proposé un congrès où l'Autriche, la France, l'Angleterre et la Russie seraient représentées: l'Autriche a fini par y consentir. Maintenant, on veut y introduire le Piémont en contrebande. Un cri d'indignation s'élève: tout dans toute l'Autriche, et l'enthousiasme populaire, qui était prêt à sacrifier le dernier écu et le dernier soldat, s'entraînait comme sous une douche froide. L'Autriche ne peut y consentir; la voix populaire n'y oppose.

"On il faudra renoncer à voir le représentant de l'Autriche s'asseoir à la table verte, ou il ne faut pas songer à admettre la Sardaigne au congrès."

On lit dans l'*Ostdeutsche Post* :

"L'Autriche a donné son consentement à la réunion d'un congrès des grandes puissances; si l'on persiste à lui imposer la présence du Piémont, elle est dégagée de sa parole.

"On n'est certain pas aussi complètement que l'Autriche a donné son consentement, mais elle a fait ce sacrifice afin qu'on sache que ce n'est pas d'elle que viennent les obstacles à la paix de l'Europe.

"Mais si tout remplit les conditions préalables qu'elle a posées, parce que ce sont les conditions d'une paix, non pas apparente, mais réelle.

"Le désarmement doit précéder la réunion du congrès; le retour de la Sardaigne à sa position naturelle à l'extérieur (personne ne veut s'immiscer dans ses affaires intérieures), peut seul assurer le rétablissement d'un équilibre pacifique; sans l'accomplissement de ces conditions préalables, le congrès ne serait qu'une chimère ou un piège."

On lit dans le *Journal de Francfort* :

"Les deux raisons du soleil actuel le développement des bourgeons, tandis que la tempête déracine les forêts. Qu'on s'efforce d'apaiser l'orage déchaîné sur l'Italie et de répandre de bonnes semences: alors un congrès pourra avoir des effets utiles. L'Autriche, qui n'a à défendre que son droit incontestable, les attributions appartenant à son rang de Etat souverain, son indépendance et son honneur national, est la partie qui a été grièvement blessée, qu'on insulte ouvertement depuis des années, qu'on provoque arbitrairement. Il faudrait qu'un congrès la délivrât de ces attaques, lui assurât la sécurité pour l'avenir, et s'il est vrai que le but du congrès proposé, l'Autriche peut bien y consentir, pourvu qu'elle soit persuadée qu'il ne s'agit que de cela pour le."

Les feuilles de Vienne prétendent que le Piémont devait suspendre ses préparatifs de guerre avant l'ouverture du congrès. On lit dans l'une d'elles :

"Dans notre intérêt nous devons avant tout insister pour que le Piémont désarme et change d'attitude. Chaque jour nous devons répéter et nous répéterons le refrain *Cedevum cerevis*. La France, à ce qu'il paraît, a voulu, au 1er janvier, engager avec nous une guerre finissante. Elle a choisi pour faire une démonstration le jour où la Banque nationale avait repris ses payements à vue. "Cette guerre a perdu du terrain depuis tout; tant qu'elle continue on ne peut pas désarmer; elle nous affaibli pour le moment disponibles. La Sardaigne, il est vrai, se trouve bien dans une situation analogue, mais c'est un Etat qui joue son va-tout. Le Piémont sait qu'en cas de guerre il pèsera peut-être; il peut gaspiller ses finances pendant le prélude, car il doit en tout cas être aidé d'autre part. L'Autriche, au contraire, ne pourra compter que sur elle-même, et c'est pourquoi elle ne doit pas épuiser ses ressources. Le jour où l'on nous dira qu'on ne peut renoncer à armer, ce jour-là, mais pas avant, nous croirons sérieusement aux intentions pacifiques de la France."

Les journaux italiens, d'une autre part, ne gardent pas le silence. L'*Opinione* de Turin répond aux articles de journaux de Vienne, qui maintiennent avec énergie le Piémont. Cette feuille commence par demander à l'Autriche si elle songe elle-même à désarmer ou au moins à suspendre ses armements :

"L'Autriche demande que le Piémont désarme; comment le public devait s'abandonner à la discrétion du plus fort, dont les intentions ne sont un secret pour personne. Pendant qu'elle annonce qu'elle n'envoie plus de troupes nouvelles en Italie, nous savons de bonne source que bientôt doit arriver en Lombardie le deuxième corps d'armée, et que de Vienne il a été expédié pour l'armée d'Italie 180,000 quintaux de matériel de guerre. Nouvelles preuves de la confiance qu'a l'Autriche dans le congrès!

L'*Opinione* poursuit ainsi :

"Pourquoi le Piémont désarmerait-il? Le pays est-il assuré? L'Autriche a-t-elle commencé à désarmer?

"Le Piémont ne s'est armé que pour résister à une puissance plus forte. Tant que l'Autriche sera campée dans le royaume lombardo-vénitien, à Plaisance, à Bologne, avec des forces considérables et telles qu'elle n'en eut jamais de semblables en Italie aux époques les plus critiques et en temps de guerre; la Sardaigne ne pourrait pas désarmer sans manquer aux inspirations de la prudence.

"Les puissances se sont-elles déjà mises d'accord au sujet du congrès? Ne discute-t-on pas encore touchant les bases de ces négociations? On ne sait même pas encore en quelle ville il se réunira, et l'on voudrait que le Piémont désarmât! Que l'Autriche donne le Piémont désarmât! Que l'Autriche donne l'exemple; alors le gouvernement sarde verra ce qu'il aura à faire sans compromettre la sûreté de l'Etat."

CHEMIN DE FER DES OPELOUSAS.

Nous avons reçu le septième rapport annuel du président et des directeurs du chemin de fer des Opelousas et nous allons emprunter à ce document quelques détails pour éclairer le public sur la situation actuelle de la compagnie.

L'espérance qu'avait celle-ci de négocier ses bons, après la panique financière de 1857, a été frustrée par une catastrophe plus grande encore, l'inondation de la rive droite du fleuve en 1858. La voie se trouvant couverte d'eau depuis Alger jusqu'à Lafourche, la circulation a dû y être suspendue pendant près de six mois. Les obligations courantes n'en ont pas moins été acquittées, ainsi que les dettes les plus pressantes et celles dont le paiement avait été remis jusqu'alors. Il reste encore à solder $470,000. Les bons émis en 1857 seront retirés et à leur place il en sera émis d'autres à 20 et 30 ans.

Il se fait sur le chemin un grand mouvement d'affaires et le crédit de la compagnie est établi sur d'excellentes bases. De l'endroit où finit actuellement la voie aux bords de la Sabine, la distance est d'environ 178 milles. Tous les travaux préliminaires de reconnaissance et autres sont terminés: il n'y aurait maintenant qu'à réunir les fonds nécessaires pour achever la ligne jusqu'à la frontière du Texas.

La dette flottante et la dette hypothécaire de la compagnie s'élèvent à $470,000; les directeurs ont l'espérance d'en éteindre la plus grande partie avec les arrérages d'actions encore dus, le montant des taxes destinées à venir en aide au chemin, le contingent payé par les villes, la vente de quelques terres et les recettes de l'année. Pour continuer la voie jusqu'à la Sabine, il faudrait deux millions de piastres, que la compagnie pourrait se procurer en vendant des terres et en donnant, pour le reste, une hypothèque sur la première division du chemin s'étendant de la Nouvelle-Orléans à la Baie de Berwick.

Les communications, après avoir été interrompues sur le chemin pendant six mois, comme nous le disons plus haut, par suite de la crevasse qui avait inondé le pays, ont été rouvertes le 25 octobre dernier. Depuis lors, les recettes ont atteint un chiffre extrêmement satisfaisant. Elles ont été en 1856 de $206,365 '44; en 1857, de $284,177 56, et pendant les six mois de 1858 de $225,577 22. Sans l'inondation, les recettes brutes de l'année dernière se fussent élevées à près d'un demi-million.

Dépêches Télégraphiques

Transmises à l'Abeille.

Suite des nouvelles par l'Afaica.

LA CRISE PROCHAINE EN EUROPE.

Mouvements militaires en France.—Armement dans les Etats de la Germanie.

DESACCORD ENTRE LA FRANCE ET L'ANGLETERRE.

La rol de Naples mourant.

AUTRES EXILÉS POUR L'AMERIQUE.

TREMBLEMENT DE TERRE A VIENNE.

Liverpool, 16 avril—Tous les rapports qui nous parviennent de France s'accordent sur ce fait, que les préparatifs de guerre se font et que la plus grande activité règne dans tous les départements militaires et maritimes de cet empire.

D'immenses quantités d'armes, de munitions et de matériel de guerre sont accumulés à Marseille.

Cinq autres frégates à vapeur ont été expédiées pour l'Algérie afin d'y prendre des troupes, selon toute apparence.

Veut-elle quelques catonnières ont reçu l'ordre de se rendre immédiatement de Cherbourg à la mer Adriatique.

Le *Mémorial Diplomatique*, journal de Paris, qui avait été suspendu depuis quelques temps, a obtenu l'autorisation de reprendre ses publications.

Lord Cowley est toujours à Paris, travaillant aux négociations d'un arrangement pacifique du différend, et la plupart des lettres de Paris disent que les deux puissances belligérentes pourront s'entendre, pour en appeler à la décision du Congrès de la Paix.

Il a eu plusieurs entrevues avec le comte Walewski au sujet d'une question que l'Angleterre envisage d'une toute autre manière que la France; cette question paraît être sérieuse, et se rattache au projet de réconciliation entre l'Autriche et la France.

L'archiduc Albert, d'Autriche, se rend à Berlin en mission spéciale, dont le but, à ce que l'on suppose, est d'établir une entente parfaite entre l'Autriche et la Prusse.

En Autriche et dans les divers Etats de la Germanie, les préparatifs de guerre continuent sur une très grande échelle.

L'armée de la Baviere a été mise sur le pied de guerre.

Le correspondant viennois du *Times* de Londres dit que les Allemands ne sont pas disposés à verser une goutte de sang pour aider l'Autriche à maintenir ses traités spéciaux en Italie ou pour le concordat autrichien.

Les prisonniers politiques de Naples ont reçu des passeports pour se rendre aux Etats Unis, et beaucoup de partent bientôt.

Il est nommé à Vienne vingt-un chocs de tremblement de terre. Toutefois, ils n'ont pas accompagné d'accidents.

Le bruit circule de nouveau que le roi de Naples est mort ou est sur le point de mourir.

On assure que la Hollande et la Belgique ont conclu un traité de défense mutuelle dans le cas où la guerre viendrait à éclater.

Suite des nouvelles par l'Africa.

New-York, 29 avril—Le retour des troupes françaises de l'Algérie, qui avait été interrompu, fait croire que l'empereur n'a guère l'espérance que la question italienne puisse être réglée par le congrès. Le nombre des troupes, venant d'Alger, tout arrivé à Marseilles.

Le comte de Southisk est au nombre des passagers de l'Africa. Paul Morphy n'est pas arrivé à bord de ce steamer.

AFFAIRES DU NIGARAGUA.

Washington, 29 avril—Le gouvernement n'a reçu aucune dépêche du général Lamar, notre ministre au Nicaragua.

Jerez, le ministre nicaraguain à Washington, a donné avis au secrétaire Cass que la charte de la compagnie américaine pour fournir un canal entre l'Atlantique et le Pacifique, a été déclarée forfaite, par le Congrès, par suite de la non-exécution des obligations contractées par cette charte.

NOUVEAU MEXIQUE.

St Louis, 29 avril—La malle de Santa Fé est arrivée, mais n'apporte rien d'important du Nouveau Mexique

Un incendie a éclaté dans la ville d'Independence, le 6 de ce mois, et a détruit une boutique de fargeron et une de charpentier, appartenant au département militaire.

L'exploitation des mines de Pike Peak donne de beaux résultats aux travailleurs.

Washington, 29 avril—Richard Cobden, ex-membre du Parlement, et le grand chef du parti libéral en Angleterre, est arrivé ici, et a reçu l'hospitalité du président.

Leavenworth, Kansas.—Trois hommes ont été exécutés sommairement dans la ville de Denver, par un comité de vigilance établi pour punir une bande de gens qui ne respectent pas les lois. Il règne ici une grande effervescence à ce sujet.

Marché de New-York, 29 avril—Le marché ouvre ce soir calme et les cours sont nominaux. La farine a hausse de prix. Vente de 19,000 barils. La graisse a fléchi de 1/2 ct. Le sucre est ferme mais sans changement. Café languissant, vente de 2000 sacs à 12 cts.

Thé à l'encan—Du Young Hyson, qualité commune, a été vendu à une baisse de 2 cts. Il a été payé du Hyson de 31 1/2 à 51 cts; du Gun powder 32 à 48 1/2; de l'Impérial de 27 1/2 à 59, et de l'Oulong 31 1/2 à 47.

Marché de Liverpool, 29 avril—Le marché A la farine est ferme; vente de 2000 barils à 6.50 la superfine. Le whisky se maintient à 23 1/4. La mélasse a monté de 2 cts et on a acheté 300 boucauts, à 37 cts.

Vicksburg, 29—Le steamboat Ingomar est passé ici à 2 heures ce matin; le Twitchell à 2 h; le Grand Duke a 5 et le J. Montgomery à 6 ce matin.

CHRONIQUE LOCALE.

LES RECOURRES—Timothy Sullivan et Mme Baily devront répondre, le 5 mai, devant le recorder Summers, à l'accusation d'abus de confiance au préjudice de John Burrisons. Il n'est pas encore montré que le plaignant leur avait confiée.

Lafayette, nègre de la compagnie du gaz, a été condamné à recevoir cinquante coups de fouet pour tentative de viol sur la personne de l'esclave Susan, âgée de douze ans.

Kate Aran, Rose Aran, et James Kelly alias Kelly, accusés de vagabondage; Anne Douglas, Ann Scully, Bridget Dally et Ellen Dillon, remandées à trer; Pat Murphy, individu suspect et dangereux, sont été envoyés au workhouse.

—Isaac Weil, accusée de larcin par Mary Smith; M. et Mme Cooper, accusés d'avoir tu, John Villa et Eugène Robert, accusés d'assaut et batterie—tout fourni—chacun un tendant l'intervention devant le recorder Wiltz.

John Waltabage, qu'un affidavit accuse de gilet de demons de Gerrard Street, John Fraud, accusé de complicité, ont été décrochés.

Nicholas Schipesser pour avoir assaini Jno Haas, a été acquitté une amende de six piastres et fournir un cautionnement de trois cents piastres pour empêcher de la bonne conduite pendant six mois.

L'accusation de vagabondage portée contre George Ream, Pat. Stanley et Hugh Curtin a été mise hors de cour.

FEUILLETON.

LES MORMONS.

LA DAME DE COMPAGNIE.—Suite.

Depuis près de deux ans, et pour la première fois depuis 1855, un notable changement avait eu lieu dans la position respectives des deux vieilles rivales: Sydonie, plaire auprès de Martha et Hélène, plaire à Sydonie, avait le vent en mer, le champ libre à la faire Rose qui, loin de se rejouir de cet avantage, regrettait au contraire, sincèrement le *doux fur mentoir* de ses anciens congénères; mais, aussi accusait-elle volontiers Sydonie de cupidité. C'était, disait-elle, la colère jalouse qui l'avait poussée à se laisser engagée à s'attacher spécialement à leur service; elle comptait que Martha et Hélène lui constituerait, lors de leurs mariages, une double rente viagère pour le reste de ses jours. La conduite de Sydonie ne motivait pas, on doit le reconnaître, cette accusation. Après avoir étudié le caractère de deux jeunes filles, et s'être convaincue qu'elle n'acquerrait jamais sur elles une sérieuse influence, elle avait bientôt tout ses revers un but noble, élevé—rêve enivrant que depuis longtemps déjà elle caressait en secret—et abandonnant le sentier d'humble état de la domesticité: On n'est jamais impunément rentier, même demi-rentier; Sydonie avait été pervertie par ses préjugés d'indépendance; elle voulait devenir dame de compagnie.

L'ouctueuse et sérieuse humilité qu'elle déployait auprès de ses jeunes maîtresses ne sont pas influentes de la communauté, unie à l'indifférence de Martha et Hélène pour ses faits et gestes, lui rendit facile l'exécution de son projet. Aussi, à l'époque où commence ce récit, Mlle Sydonie était-elle à l'apogée de sa gloire; elle avait pour la servir une domestique de confiance.

Son rôle auprès de Martha et d'Hélène était très simple: elle faisait leur commissions et les accompagnait quand elles sortaient. A part ces relations banales, Mlle Sydonie ne s'occupait en rien des deux jeunes sœurs, et se tenait vis-à-vis d'elles dans une réserve fort convenable. Au reste, elle se sentait gênée en leur présence: la dignité calme d'Hélène lui imposait, et la vivacité soudrée de Martha la déconcertait. Au fond, elle ne les aimait ni l'une ni l'autre.

A peine entrée dans le petit salon, Mlle Sydonie attira à lie un fauteuil, mais ne s'en fit pas; ce simple simulacre d'indépendance constatait, sans la compromettre, sa dignité; toute la conduite de la dame femme était un merveilleux composé de nuances.

—Mademoiselle, dit-elle en s'adressant à Martha, votre couturière qui j'ai rencontrée, m'a prié de vous remettre ceci; vous m'avez vous a manqué de parole; ..... elle m'a juré que..... Mais qu'avez-vous donc, mademoiselle, continua hydoulée, en s'interrompant au milieu de sa phrase, vous semblez toute.....

—Achevez! dit Martha en voyant Sydonie garder le silence.

L'excellente créature se troubla et balbutia quelques mots intelligibles; peut-être croyait-elle à un coup d'autorité; aussi s'empressa-t-elle de retirer sa main de dessus le dossier du fauteuil.

—Regardez moi bien, mademoiselle Sydonie, reprit Martha, comment me trouvez-vous ce matin?

—Mais, comme toujours, mademoiselle! répondit-elle sans lever les yeux. Votre beauté parfaite égale prouve la toute-puissance du Créateur.

—Il ne s'agit pas de ma beauté, mais simplement de ma coiffure. Est-ce que je vous fais peur, mademoiselle Sydonie, que vous vous obstiniez à regarder si fixement plancher?

—Oh! mademoiselle, la modestie et les convenances ordonnent.....

—Je ne vous demande pas des conseils, Sydonie; voilà, mon frère, qui est rétif, que vous me regardiez. Bien, c'est cela. Maintenant, votre opinion, je vous prie, sur ma coiffure.

Sydonie, complètement à ses habitudes, ouvrit de grands yeux: un nagl et profond étonnement se peignit sur son visage.

—Votre coiffure, mademoiselle! répéta-t-elle; mais c'est la même que celle que vous avez tous les jours.

—Vous vous trompez, Sidonie. Ordinairement, je ne mets pas de fleurs dans mes cheveux, et ce matin.....

—Ce matin, mademoiselle a placé un coquelicot sur son front droit.....; c'est vrai.....je ne m'en étais pas aperçue d'abord. C'est bien joli.....

Martha échangea avec Hélène un signe d'intelligence; le ton de candeur et d'innocence avec lequel cette réponse avait été laite avait suffi pour dissiper les soupçons des deux sœurs, et elles en avaient fait sur le compte de Sydonie: il était évident que la vieille fille n'était pour rien dans le complot des fleurs.

—Mademoiselle Sydonie, dit à son tour Pélène, j'ai un service à vous demander. Vous allez prendre une voiture et vous rendre de suite chez ma tante. Vous la préviendrez que ma sœur et moi avons absolument besoin de la voir aujourd'hui et que nous la prions de vouloir bien nous fixer une heure. Si ma tante vous répond qu'elle a déjà disposé de sa journée, vous insisterez en ajoutant que de nous vous avons à lui communiquer est une chose de la plus haute importance et qu'il n'admet pas de retard. Vous m'avez bien comprise, Sydonie?

La vieille fille entr'ouvrit d'abord les lèvres pour répondre; mais, se ravisant tout aussitôt, elle fit une affirmative inclination de tête, et s'éloigna à l'instant.

Si Martha et Hélène avaient pu voir l'agitation qu'éprouva fille Sydonie, lorsque après avoir refermé la porte du petit salon, elle traversa l'antichambre, elles eussent été vivement intriguées; mais Mlle Sydonie avait un trop long usage du masque pour se laisser surprendre par une émotion devant des témoins.

Lorsque les jeunes filles se retrouvèrent seules de nouveau, Martha embrassa sa sœur, et souriant d'un air doucement railleur :

—Ma belle colombe effarouchée, lui dit-elle, j'ai peur que tu ne te sois trop prendre. Notre chère tante date d'une époque où les femmes ne pouvaient point dire cris d'effroi et de détresse à la vue d'un bouquet. Elle se moquera de nous, et, ce qui est plus sérieux, donnera par ses railleries un fâcheux retentissement à cette aventure. Tu deviendrons la fable du couvent..... Si donc tu veux suivre mon conseil, nous resterons, plus tard notre appel désespéré à nos grands parents.

—Crois que ta plaisanterie chœre, Martha, ne m'inspire point d'inquiétude ou de tendre reproches. Non..... non..... je te le répète, je ne sentais point trop-pesante heures de plus ici..... Pauvre Sydonie! pauvre Sydonie! mon

somme..... Oh! mais c'est affreux..... c'est à devenir folle de honte!.....

—Du moment que tu attaches, mon bel ange, une telle importance à ce qu'en suis personnade, n'est au fond qu'une mauvaise plaisanterie.....car moi, je ne crois pas du tout à la présence réelle de ce prétendu objet de notre repos..... dès que tu ajoutes foi, dis-je, à cette fable, il n'y a pas à bâiller..... Il faut que nous quittions le couvent

—N'importe; quand nous apprendrons le fin mot de l'énigme, tu seras bien humiliée, j'en suis assurée, de tes terreurs passées.....

—Mais enfin, en supposant que tout cela ne soit qu'une mauvaise plaisanterie, encore faudrait-il savoir à peu près à qui l'attribuer

—Ce qui m'épouvante le plus, ma bonne Martha, c'est que je ne vois même pas sur quoi pourraient porter nos soupçons.....

—Il est inutile que nous cherchions davantage. J'ai deviné.

—Est-il possible? ..... Oh! parle.

—Nous sommes tout bonnement les victimes.....par la plaisanterie de quelque espèglerie des pensionnaires du couvent. Oh! je t'assure que je ne me trompe pas..... c'est bien cela!..... Ces charmantes petite démons sont fort jalouses, tu le sais, des demoiselles en chambre!..... Ils se seront entendus pour nous jouer ce qu'ils appellent une *farce*. Ce qui m'épouvante le plus, ma bonne Martha, c'est que je ne vois même pas sur quoi pourraient porter nos soupçons.....

—Il est inutile que nous cherchions davantage. J'ai deviné.

—Est-il possible? ..... Oh! parle.

—Nous sommes tout bonnement les victimes.....par la plaisanterie de quelque espèglerie des pensionnaires du couvent. Oh! je t'assure que je ne me trompe pas..... c'est bien cela!..... Ces charmantes petite démons sont fort jalouses, tu le sais, des demoiselles en chambre!..... Ils se seront entendus pour nous jouer ce qu'ils appellent une *farce*. Ce qui m'épouvante le plus, ma bonne Martha, c'est que je ne vois même pas sur quoi pourraient porter nos soupçons.....

La supposition émise par Martha était si plausible et sa conviction si entière, qu'Hélène, confuse, baissa la tête et garda le silence: cependant le doute était toujours dans son esprit.

—Mais, ma bonne Martha, reprit-elle, après avoir réfléchi, ton explication ne justifie nullement ce subit, étrange et invincible sommeil qui, chaque fois que nous avons voulu rester éveillées, s'est emparé de nous contre notre volonté. A quelle cause as-tu attribuer ce phénomène?

—A une cause très naturelle; à la fatigue produite par une tension trop violente de nos facultés. Le bonhomme La Fontaine a composé une fable justement sur ce sujet: *Les Poules et le Renard*. Eh bien! méchante et peureuse enfant, ton effroi est-il calmé?

—Je ne voudrais pas te tromper, Martha! Non, je ne suis pas complètement rassurée! J'ai été interrompue par l'arrivée de Sydonie, au moment où j'allais achever mon récit. Laisse-moi tout te dire.....Ici, après m'avoir entendue, tu jugera encore que mes terreurs sont chimériques, eh bien! je me soumettrai à ta décision!

Hélène n'arrêta pendant l'espace de quelques secondes son embarras était visible.

—Ma bien aimée, poursuivit-elle, je t'ai trouvée tout-à-l'heure si esprit fort, lorsque j'avais un fait à te signaler, une preuve à te donner, que maintenant je ne sais comment aborder mon sujet.....car, il faut bien que je te l'avoue..... Il ne s'agit plus, cette fois, de fleurs et de rêves.

Hélène n'avait prononcé ces dernières paroles qu'avec hésitation; elle s'attendait à ce que Martha, en entendant l'autre exclamation ou par un joyeux éclat de rire, son extrême étonnement, Martha devint au contraire rêveuse, elle s'abîma.

—Tu te trompes, Hélène, répondit Martha avec une émotion contenue. Je te comprends très bien. Tu veux dire que, depuis une semaine, le même personnage, la même vision, si tu le préfères, a toujours dominé le cauchemar qui l'oppressait sans trêve et sans répit.

—C'est cela même, Martha. Les décors du drame changeaient, mais le même personnage occupait, en scène.....

—Et, au milieu d'une prairie unie comme un manteau de velours, le sol s'effondrait sous mes pieds, et, dans mon, il s'ouvrait un gouffre béant d'une abîme..... Tantôt, c'était un ouragan terrible qui, subitement et sans que rien m'eût annoncé son approche, fondait sur moi et m'emportait de fantasque..... Tantôt, c'était une tempête avec tonnerre, ma main dans la tienne.....nous nous promenions dans notre beau jardin de Kanesville, et, tout-à-coup, un serpent m'a mordu le pouce..... c'étaient des griffes qui me déchiraient..... un tigre monstrueux m'entraînait..... Tantôt, c'était un serpent corbeau m'enlève..... un formidable mâchoire s'agitait avec un bruit sinistre à la hauteur de mon visage.

Quels qu'et été les divers dénouements de ces épisodes inédits et qu'aucun lien ne rattachait les unes aux autres; c'est ce que je ne saurais t'expliquer. Toujours, au moment où je tirais de mon danger, au moment où j'allais me déchirant..... un tigre monstrueux m'arrachait, qui me sauvait de la chute du mineur et qui me faisait dans le moment de rage, qui terrassait le tigre ou me livrait à ses dents aiguës, était toujours constamment, le même personnage. Tu me comprends? Vraiment, Martha, je ne sais si je dois poursuivre, car ce qui me reste à ajouter est si incroyable, si bizarre, que tu vas me prendre pour une insensée.

—Continue, continue, ma bien aimée! Tu ne saurais t'imaginer l'intérêt que je prends à ton récit.

—Ce n'est pas seulement l'appréhension de te sembler extravagante qui me retient. Martha, c'est aussi une sorte de pudeur contre à te décrire une sensation que je n'ai vaie jamais encore ressentie, et que, n'ayant d'yeux que pour toi, je ne trouverai sans doute incompréhensible. Enfin, je vais essayer. Tu sais, Martha, que les événements que nous représente un rêve, sont comme sérieusement et vivement ressentis qu'en altère la netteté et en diminue la force..... Ainsi l'on supporte aisément dans un rêve tel immense, qui avait duré toute une nuit, d'avoir blanchir nos cheveux. Il en est de même pour les objets dont les métamorphoses étonnent et quelquefois effrayent. Il n'est dans notre mémoire, qu'il nous est impossible, à notre réveil, de suivre un à un les divers incidents qui ont traversé nos songes. Il y a toujours un intérêt inexprimable à ce qui a la chaîne. Nous nous rappelons bien les détails les plus saillants, mais l'ensemble nous échappe. Ainsi, les événements que nous représente un rêve, sont comme sérieus